

CHAPITRE SIXIEME

Ce qu'était Cantianille comme maîtresse de pension. – Ses efforts pour trouver un confesseur. – Elle s'adresse à un prêtre d'Auxerre. – La sainte Vierge la presse d'y transporter sa pension. – Elle cède à ses instances et vient se fixer à Auxerre. – Elle devient ma pénitente. – Sa confession générale. – Elle s'adresse encore à d'autres prêtres. – Son caractère.

Peut-être, en lisant les pages précédentes, plus d'une personne s'est-elle demandée avec effroi, quelle direction pouvait donner à des enfants une institutrice initiée à une telle société et tourmentée à ce point par les démons ? La meilleure réponse que je puisse faire, c'est que jamais ni ses élèves ni leurs parents n'ont rien pu soupçonner de ce que je viens de raconter, tant elle était loin de leur inculquer les principes qu'on pourrait supposer. Bien des fois, il est vrai, le démon aurait voulu abuser de sa position d'institutrice pour le mal de ses élèves ; mais sous ce rapport elle ne lui a jamais cédé, malgré les tortures qu'il employait pour l'y contraindre. Elle connaissait trop les douleurs du mal pour les y exposer. Au contraire elle profitait le plus possible pour leur bien de sa triste expérience ; sachant, par exemple, qu'à l'égard des enfants, rien n'est plus funeste qu'une sévérité mal entendue, qui remarque tout et ne pardonne rien, et, pour éloigner du mal, s'efforce toujours d'en exagérer la gravité, elle s'ingéniait à s'attirer leur affection, afin d'ouvrir leurs cœurs et d'en connaître tous les secrets. Et, quand elle voyait dans l'une ou dans l'autre le germe de quelque passion mauvaise, au lieu de l'irriter ou de la décourager par des reproches, elle l'amenait doucement et presque à son insu, à l'étouffer elle-même. En un mot, elle traitait ses enfants, comme la sainte Vierge l'avait traitée, avec cette bonté qui veut faire le bien et sait le bien faire.

Mais c'était surtout à l'époque de leur première communion qu'elle redoublait de zèle envers elles. J'en suis sûr, celles qui l'ont entendue dans ces circonstances se rappellent encore les exhortations qu'elle leur adressait, et les émotions qui s'épanchaient alors dans leur jeune âme, de l'âme de leur bonne maîtresse, si profondément émue par tant de douloureux souvenirs !...

Qu'on se tranquillise donc ; sans avoir jamais souffert de ses relations avec les démons, ses élèves ont gagné bien souvent à ses relations avec le ciel ; car, outre les lumières dont elle avait besoin pour les bien connaître et les bien diriger, elle y puisait encore les connaissances nécessaires pour les bien instruire, surtout de leurs devoirs religieux. Aussi, dès l'âge de dix-sept ans, recevait-elle, comme institutrice religieuse, les compliments les plus flatteurs.

Plusieurs prêtres déjà remarquaient, avec surprise, ses connaissances théologiques. Elle paraissait trouver tout naturellement les réponses à une foule d'objections très sérieuses et ne pas même en soupçonner les difficultés. C'est qu'en effet, elle puisait les réponses, à la source même de toute lumière...

Cantianille, cependant, n'était pas sans détracteurs ; loin de là. En même temps que ses qualités lui attiraient de vives sympathies, les défauts de ses qualités et ses autres défauts suscitaient contre elle des antipathies non moins vives. Exaltée par les uns, décriée par les autres, tantôt luttant avec le maire, tantôt avec le curé, quelquefois avec tous deux en même temps, elle fût plusieurs fois dénoncée à la Préfecture et à l'Archevêché, et l'objet, par là même, de plus d'un différend entre ces deux autorités. De ces différends, que je n'ai pas à juger ici, elle sortit toujours victorieuse, et ses victoires, on le comprend, loin d'apaiser les animosités, les accrurent au contraire. Aussi, était-elle, pendant les dernières années de son séjour à Cheny, fort mal vue de quelques prêtres et des personnes qui les fréquentaient. La pauvre femme, on l'aurait traitée avec bien plus de charité, si on eût pu soupçonner ce qu'elle souffrait, sous l'empire de si effroyables tyrans, et surtout sous le poids écrasant de tant de fautes dont elle n'osait pas se confesser. Car cette peine était bien pour elle la plus grande de toutes ! Que d'efforts ne faisait-elle pas pour décharger sa conscience ! Bien qu'elle connût le prêtre auquel Dieu voulait qu'elle fit ses aveux complets, comme elle l'avait vu tout enfant, elle désirait vivement et parfois même elle espérait faire à un autre une bonne confession. Et, dans cet espoir, elle en cherchait constamment les moyens. Mais, arrivée au confessionnal, elle s'arrêtait toujours, comme devant un insurmontable obstacle et remettait à plus

tard ce qu'elle trouvait trop difficile pour le présent. Un jour entre autres, elle fit à pied, dans ce but, le trajet de Cheny à Briennon (8 kilomètres). N'ayant pu se confesser dans cette ville, elle revint à Esnon, puis à Migennes, et le soir, elle rentra chez elle, désolée, désespérée ! Pendant les vacances, à Paris ou ailleurs, elle renouvelait ses tentatives. Une année même, elle alla trouver M. Vianney, le saint et célèbre curé d'Ars ; mais toujours inutilement, car ce prêtre ayant vu pour ainsi dire les besoins de son âme, lui faisait signe d'approcher pour qu'il la confessât, elle refusa et s'enfuit.

Désolée par tant d'efforts inutiles, elle vint enfin se mettre à Auxerre, sous la direction d'un pieux et bien zélé prêtre de la cathédrale, dont j'allais devenir le confrère, et qui par sa bonté l'aurait bien certainement tirée de son malheureux état, si, pour montrer sa puissance, Dieu n'eût réservé ce succès à un autre moins capable et moins digne.

Elle se confessait donc à lui depuis un an, lorsque je fus nommé vicaire à Auxerre. Ma nomination la bouleversa ; rien ne pouvait donc arrêter la main toute puissante qui la poussait vers moi. Les promesses de la sainte Vierge étaient réalisées, les efforts du démon contre ma vocation complètement vaincue ! J'étais prêtre et attaché à la même église que son confesseur ; nos confessionnaux se touchaient presque, et, lorsqu'elle venait à celui de mon confrère, elle pensait, malgré elle qu'elle n'y viendrait pas longtemps. Sa bonne mère, du reste, la pressait vivement de s'adresser à moi. " Tu sais bien, lui répétait-elle, que tu ne diras pas tout à M. B... Va donc auprès de ton frère, il faudra bien que tu t'y décides un jour ou l'autre," et Cantianille se révoltait, protestant toujours quelle ne se confesserait jamais à cet enfant, à cet orgueilleux, etc. Que ne disait-elle pas ?... Ce qui ne l'empêchait pas, néanmoins, de se placer souvent en face de mon confessionnal, feignant de le prendre pour celui de mon confrère, et se figurant là, par avance, avec terreur et avec joie, l'époque où elle y viendrait réellement.

Ce que la sainte Vierge lui demandait surtout à cette époque, c'était de quitter Cheny pour s'établir à Auxerre, malgré le grand nombre et la réputation bien méritée des pensions qui s'y trouvaient. " A quoi bon, lui répondait Cantianille, puisque je ne veux pas me confesser à lui ; laisse-moi tranquille ; ne me parle jamais de cet orgueilleux-là ; je ne veux pas le voir ; Et, d'ailleurs, ma mère ne le voudrait pas... si je ne l'avais plus... "

En effet, outre la répulsion qu'elle éprouvait pour moi, elle était encore retenue à Cheny par sa mère, qu'elle avait toujours gardée chez elle et dont elle soignait la vieillesse avec la plus vive affection. Madame B... tenait beaucoup à Cheny, et sa fille, qui n'aurait voulu la contrarier en rien, était loin assurément de vouloir la contrarier sur ce point.

Mais Dieu se disposait à retirer à lui cette mère qu'elle affectionnait tant. Madame B... avait soixante-quinze ans ; elle souffrait depuis la naissance de Cantianille, et ses infirmités augmentaient avec les années. Pieuse et austère chrétienne, elle avait élevé une nombreuse famille, supporté avec patience de bien grandes peines. Sa tâche était remplie et sa récompense bien méritée ! Dieu l'appela donc à en jouir, le 17 septembre 1860.

Quel jour ce fut pour Cantianille qui aimait tant sa mère !... Elle-même était malade depuis plusieurs mois... et si gravement qu'on désespérait de la sauver. La mort de sa mère, qu'à son grand chagrin elle n'avait pu soigner pendant ces derniers jours, aggrava encore sa triste position, malgré les efforts de la sainte Vierge, qui redoublait de bonté pour la dédommager de ses chagrins.

Les démons, qui avaient en partie causé sa maladie, travaillaient aussi de tout leur pouvoir à l'augmenter. Ils étaient si furieux de la disposition qu'ils voyaient poindre en elle d'aller à Auxerre, quand sa mère ne serait plus, que pour l'en empêcher ils l'auraient fait mourir, si Dieu le leur eût permis. Elle était loin, cependant, de vouloir quitter Cheny. Si parfois, avant la mort de sa mère, elle se laissait aller à cette pensée, c'est qu'elle ne la croyait pas réalisable ; se voyant tout à coup libre de la mettre à exécution, elle se raidissait contre de toutes ses forces. Comment pourrait-elle abandonner les restes de sa mère ? elle qui, malgré ses souffrances, allait chaque nuit pleurer sur sa tombe. Elle se cramponnait, pour ainsi dire, à cette tombe, afin de ne pas se laisser entraîner où la sainte Vierge l'appelait de plus en plus instamment.

Tels étaient ses sentiments, quand ayant reçu la visite de son ancien confesseur du couvent, elle alla passer quelques jours chez lui, pour se remettre de ses tristes émotions.

Pendant ce voyage, la sainte Vierge redoublait ses sollicitations. – " Consulte donc, lui disait-elle, le prêtre que tu vas voir. " – Cantianille lui en parla, et tout en lui exposant ce qui la détournait de ce projet, elle lui dit, entre autres choses, qu'elle craignait surtout un vicaire de la cathédrale, qui lui en voulait beaucoup. Ce vicaire, c'était moi. Elle avait si peur de l'attrait qui la poussait vers moi, qu'elle voulait me croire fort mal disposé pour elle. Ce bon prêtre, néanmoins, ne lui donna pas de réponse définitive, et elle s'en retournait dans la même indécision, quand, chemin faisant, les instances de Marie, devenant de plus en plus vives, elle céda enfin. " Eh ! bien, oui, j'irai, lui répondit-elle, mais je ne changerai pas de confesseur ! "

Elle vint donc aussitôt à Auxerre, chercher sur la paroisse de la cathédrale, le plus près possible de mon habitation, une maison qui pût lui convenir. Comme elle était sûre de ne jamais se confesser à moi, elle pouvait bien prendre un logement qui la mit à même de me voir quelquefois ! ... Elle trouva ce quelle désirait, et ayant acheté cette maison le 27 janvier 1801, elle vint s'y installer le 24 mars suivant, six mois après la promesse qu'elle avait faite à la sainte Vierge, malgré les conseils de plusieurs personnes qui lui portaient un vif intérêt, et malgré les avis de son confesseur, qui s'opposa même à son projet, assez vivement pour qu'elle en fût froissée. Dieu le permettait ainsi, afin de commencer entre elle et lui la rupture qu'il désirait.

Une fois installée à Auxerre, sur la paroisse que j'habitais, il lui fallut bien entrer en rapports avec moi. Elle me devait une visite, elle me l'a dit ; et il se trouva que cet orgueilleux, que cet ennemi quelle craignait tant, n'était pas aussi inabordable qu'elle l'aurait voulu. Elle en était heureuse, malgré elle. Heureuse et effrayée, car elle voyait toute la joie de sa bonne mère, toute la rage des démons, et elle sentait de nouveau, plus puissante que jamais, la force qui la poussait vers moi. Cependant elle ne chercha pas, tout d'abord, à multiplier nos relations. Mais quelque temps après, une personne l'ayant chargée d'une commission pour moi, la sainte Vierge se servit de cette circonstance comme d'un prétexte pour me renvoyer. " Va donc faire ta commission, lui disait-elle, va donc. " Elle s'y décida enfin. Pauvre enfant, comme elle était émue ! ...

Nous vîmes à parler d'un prêtre qu'elle détestait cordialement. " Comment, lui dis-je, de la haine ? votre confesseur va vous gronder. " – " Mon confesseur, est-ce qu'il le sait ? " – " Vous ne le lui avez donc pas dit ? " – " Ah ! j'ai bien d'autres choses à lui dire ! "

Ce mot fut pour moi un trait de lumière, et je l'exhortai de mon mieux à être bien franche. Quelques instants après, elle me quittait, me laissant bien préoccupé de son état. Elle était bouleversée ! Un effroi et un bonheur indicibles agitaient son âme. Et, comme il lui arrivait presque toujours, quand ces sentiments contraires en étaient chez elle à leur paroxysme, elle se livra aussitôt à un désespoir affreux, dont bien des fautes furent la triste conséquence.

Malgré ce désespoir et ces fautes, la sainte Vierge était joyeuse. " Tu ne pourras plus lui échapper maintenant, lui disait-elle ; ton frère commence à voir où tu en es, et certainement il ne te laissera pas là ; " En effet, dès le lendemain, j'allai la voir. Ne l'ayant pas trouvée, je retournai le surlendemain ; elle était encore sortie ; mais la belle Dame me la ramena aussitôt. J'abordai de suite la question ; et comme elle m'encourageait par sa reconnaissance et sa franchise, je l'amenai bientôt à m'avouer que ses confessions avaient toujours laissé quelque chose à désirer. " Venez à moi, lui dis-je, vous ferez une confession générale et vous retournerez ensuite à M. B... – " Une confession générale ! à vous ! s'écria-t-elle, à vous que j'ai connu si enfant ?.. Vous êtes bien trop jeune ! "

J'insistai néanmoins, quoique je reconnusse l'incontestable supériorité de son confesseur. Il me semblait que telle était la volonté de Dieu. Et sans la décider complètement, mes instances commencèrent à l'ébranler. D'ailleurs, la sainte Vierge était là, qui ne cessait de lui répéter : " Confesse-toi donc ; commence tout de suite ; dis-lui quelque chose. " Mais les démons étaient là aussi pour l'arrêter, et ils y réussirent.

Après mon départ, le désespoir s'empara d'elle, cependant un peu moins violent que d'habitude, diminué qu'il était par l'espérance qu'une autre fois elle m'en dirait davantage. Le lendemain je la décidai à venir tous les jours chez moi passer quelques instants. C'est pendant une de ces conversations, où je commençais à lui arracher quelques aveux, que je la vis, un jour, se jeter à genoux aux pieds de la statue de Marie, qui ornait ma cheminée, ou plutôt aux pieds de Marie elle-même, qui venait de le lui commander. Je me mis à genoux avec elle, et pendant quelques

instants, nous priâmes l'un et l'autre bien ardemment.

Combien je désirais ramener au calme, en la ramenant à Dieu, cette âme qui me paraissait si malheureuse et si bonne ! Cette âme qui n'avait jamais reçu d'aucun autre la vie de la grâce, et pour laquelle je me sentais déjà la plus vive et la plus pure sympathie ! – " Vous ne savez guère ce que vous voulez entreprendre, me disait-elle : ce sera plus difficile que vous ne le pensez, et vous êtes loin de prévoir à quoi vous vous exposez. " – Mais ces paroles ne m'effrayaient pas et je redoublais mes instances. Enfin, après plusieurs de ces entrevues quotidiennes, dont elle ne sortait jamais sans protester intérieurement qu'elle ne reviendrait plus, et sans désirer vivement l'instant où elle pourrait revenir, grâce aussi aux prières de sa bonne mère, elle me promit de me faire une confession générale.

Elle la commença le lendemain ; c'était le premier pas dans une voie bien douloureuse et bien longue ! Qu'elle avait raison, ma nouvelle pénitente, de me dire : " Vous ne savez guère ce que vous entreprenez ! Elle-même ne le savait pas non plus ! Que de fautes allaient sortir pour elle de l'oubli où elle les avait enfouies !... Que de souvenirs douloureux elle allait voir se dresser à ses yeux, comme des spectres !...

Nous commençâmes donc ensemble ce terrible examen du passé, que nous espérions finir en quelques jours et qui, au bout de quelques semaines, nous parut à peine commencé ! Quand j'eus épuisé la série des questions qu'on peut faire à une âme en pareilles circonstances, je sentis bien qu'elles ne suffisaient pas. Mais il m'était impossible d'amener cette malheureuse enfant à me faire d'elle-même un aveu. Elle disait bien un mot, deux mots, puis elle s'arrêtait aussitôt, désolée, découragée, remettant, comme toujours, à une autre fois ce qui lui semblait impossible pour le moment. Je priais donc le bon Dieu de me révéler lui-même ce qu'elle n'osait pas me dire, et voici ordinairement ce qui arrivait : je voyais, tout à coup, comme représentée sur un tableau, une de ses fautes entourée de toutes les circonstances qui l'aggravaient. Fautes et circonstances dont rien assurément ne pouvait me donner l'idée, ni dans mes études passées, ni dans les confessions que j'avais entendues précédemment. Je disais alors à Cantianille ce que j'avais sous les yeux. " Vous avez fait telle et telle chose, de telle et telle manière. " Et la terreur que lui causaient mes paroles, en lui rappelant des fautes oubliées, ou en lui montrant que j'avais précisément deviné ce qu'elle n'osait me révéler ; sa terreur, dis-je, me prouvait assez que j'étais dans la vérité.

Ou bien encore, je lui racontais ses fautes, non plus comme lui décrivant un tableau que j'aurais eu tout entier sous les yeux, mais comme si j'avais lu une page, sans voir plus d'un mot ou deux à la fois, ne sachant nullement, eu lui disant une chose, ce que je lui dirais ensuite ; et sa terreur me répondait encore pour elle. Mais cette réponse ne pouvait me suffire ; il me fallait un oui, et ce oui, je passais quelquefois trois quarts d'heure, une heure et plus à le lui arracher ! Prières, supplications, exhortations de toutes sortes, j'employais tout, et le plus souvent, au lieu d'un oui, je n'obtenais qu'un non désolant ! d'autant plus désolant, qu'il ne pouvait me tromper. Ou bien, si je l'obtenais, cet aveu, c'était rarement un aveu complet. Le bon Dieu ne me révélait pas toujours tout ce que je devais savoir ; il laissait quelque chose à dire à ma pauvre pénitente, et elle ne me le disait pas, tout en comprenant bien qu'elle devrait me le dire. Quelles luttes terribles !... Combien de fois, après ces luttes, suis-je sorti du confessionnal, malade de chagrin, d'émotions contenues, et forcé, bien entendu, de ne rien laisser paraître au-dehors ! Et c'était toutes les semaines deux ou trois fois que se renouvelaient ces luttes ! Et cela, pendant quatre ans ! car c'est quatre ans que dura cette confession, que nous espérions terminer en huit jours.

Hélas ! Et bien des personnes ajoutaient encore à mes angoisses la peine d'entendre et leurs critiques et leurs murmures ! On ne comprenait pas ces longues séances de Cantianille au confessionnal ! Telles et telles venaient à l'église en surveiller le nombre et la durée, pour les exagérer ensuite... Et je ne pouvais rien répondre...

Que je remercie Dieu de m'avoir donné, dans ces moments si pénibles, le courage nécessaire ! Cependant je n'étais pas encore, pour cette pauvre âme, aussi patient et aussi bon que le demandait son état. Trop souvent, j'oubliais le mauvais effet qu'un peu de tristesse ou d'impatience produisait sur elle. Mais alors, comme je l'ai su depuis, la sainte Vierge ou Notre Seigneur réparait ma faute et l'encourageait comme j'aurais dû le faire moi-même, la renvoyant ensuite à mon

confessionnal, quand les démons l'avaient décidée à n'y plus revenir.

D'ailleurs, c'était dans toutes ses confessions que Cantianille avait besoin de ces divins encouragements. Avait-elle refusé de me faire un aveu, elle était désolée de sa faiblesse et de la crainte d'être aussi faible une autre fois. L'avait-elle fait complètement :

"Il n'a pour toi que mépris et horreur, lui disaient les démons. " Me l'avait-elle fait en partie seulement, elle était plus désespérée encore en pensant que si je me contentais de son demi-aveu, elle n'oserait pas y revenir elle-même pour le compléter. Aussi sortait-elle du confessionnal toujours plus désespérée qu'en y entrant. Et dans son désespoir, qu'est-ce que les démons lui inspiraient ? Des fautes nouvelles ! toutes plus étranges et plus difficiles à avouer les unes que les autres, afin de l'empêcher de révéler les précédentes. – A quoi bon, se disait-elle, avouer mes fautes d'autrefois, puisque je ne pourrai jamais dire celles d'aujourd'hui !...

Et ses fautes et ses peines augmentaient ainsi tous les jours ! Cependant, elle n'avait perdu ni l'espoir ni le désir de faire à d'autres qu'à moi sa confession générale. Elle allait donc quelquefois à Paris ou à Sens et même à Auxerre, trouver d'autres confesseurs. Du reste, les démons l'y poussaient de toutes leurs forces. Ils auraient bien voulu l'arracher de mes mains, ou tout au moins, me faire croire qu'elle s'était bien confessée à un autre et que je ne devais plus la questionner sur son passé. Mais Dieu déjoua toutes leurs ruses, entre autres, celle-ci, qui ne fut pas la moins habile.

Dans un de ses voyages, Cantianille s'était confessée à un de mes amis, vicaire alors à la cathédrale de Sens et maintenant curé de Saint-Georges près d'Auxerre, prêtre bien pieux, qui lui avait donné tous ses soins, et croyait l'avoir amenée à des aveux complets. Sur sa demande, il m'écrivait : " Tu as semé, moi j'ai moissonné. Remercions Dieu ensemble ; surtout ne parle plus à cette personne de ses fautes passées, elle le désire vivement. " La première fois que je rencontrai Cantianille, je lui dis en souriant : " Soyez tranquille, je ne crois rien de votre franchise, et je vous questionnerai comme autrefois. " C'était bien, en effet, ce qu'il fallait pour la tranquilliser ; car elle se désolait de ce que, croyait-elle, je ne lui parlerais plus d'un passé qu'elle était loin d'avoir entièrement dévoilé.

Celui de mes confrères qu'elle avait quitté pour s'adresser à moi s'efforçait aussi de la ramener à lui. Elle lui avait fait précédemment des aveux difficiles ; elle lui disait encore souvent qu'elle n'osait pas me tout révéler, et comme elle faisait toujours retomber sur moi l'irritation qu'elle éprouvait contre elle-même, cet excellent prêtre désirait vivement, pour son bien, redevenir son confesseur. Elle y consentit, et par ménagement pour moi, il demanda et obtint la permission, de la confesser chez elle. Il recommença donc à lui prodiguer tous les soins dont son cœur dévoué était capable, pendant que de mon côté, je travaillais à la même tâche le moins mal possible. En cela, je le crois, nous étions mus, l'un et l'autre, par la même pensée ; chacun de nous se disait : elle a eu tant de peine à me faire tel et tel aveu, qu'elle n'osera jamais les refaire à un autre. Il faut donc qu'elle me dise tout à moi, ou jamais elle ne dira tout à personne. Et sous l'influence de cette conviction, nous agissions tous deux en prêtres qui sentent le prix d'une âme et ne veulent rien négliger, quand il s'agit d'en sauver une.

Est-il possible de se figurer une personne plus enlacée par l'enfer que ne l'était Cantianille ! Aussi, les peines affreuses quelle endurait intérieurement se trahissaient-elles et dans son extérieur et dans les bizarreries de son caractère. Un instant, elle paraissait gaie, mais d'une gaieté forcée, et un moment après, accablée de la plus noire tristesse. A l'église, surtout, elle était pour l'ordinaire profondément sombre. D'autres fois, au contraire, elle y affectait un air altier, paraissant tout regarder avec dédain, ne prenant d'eau bénite que quand elle était forcée d'en accepter ; ne faisant jamais le signe de la croix, et rétractant ce signe intérieurement, quand telle ou telle circonstance la contraignait à le faire. Jamais, non plus, elle ne s'inclinait à l'élévation ou en passant devant l'autel. C'était pour elle une sorte de jouissance que de braver ainsi Dieu jusque chez lui. Ce qui n'empêchait pas qu'au milieu de toutes ces affectations d'indifférence elle pria souvent avec la plus vive ardeur, et reçut du ciel les faveurs les plus étonnantes. Avec ses amis, elle montrait également le caractère le plus fantasque, interrompant tout à coup une conversation pour en prendre une autre ; acceptant avec joie une partie de plaisir et la refusant aussitôt avec ennui, ou bien n'y apportant qu'une insurmontable tristesse. Le plus souvent quand elle était restée quelques minutes dans une

société d'amis intimes : " Je m'en vais, leur disait-elle brusquement, je m'ennuie... " En effet, elle s'ennuyait de tout et partout. Favorisée des plus admirables visions, elle était dégoûtée de la terre, parce qu'elle entrevoyait le ciel, et irritée contre le ciel, parce qu'elle désespérait d'en jouir. Excessive en tout, et plus inconstante encore, elle passait donc, sans transition, de l'amour à la haine, de la joie au désespoir, de la jouissance au dégoût, du ciel à l'enfer. Sa vie, en un mot, était le plus étonnant pêle-mêle des sentiments les plus contraires.

Retranscription et adaptation Cheny mon village <http://www.cheny.net>